

mickaël andré

**S'attraper**  
*poèmes 2014-2018*

éditions maison rose

S'attraper  
poèmes 2014-2018  
par mickaël andré

2019



Éditions  
Maison  
Rose

[editionsmaisonrose@riseup.net](mailto:editionsmaisonrose@riseup.net)  
[editionsmaisonrose.noblogs.org](http://editionsmaisonrose.noblogs.org)

# S'attraper

*poèmes 2014-2018*



**DE DEUX EN DEUX — 1**  
*contre l'autonomi-sation*



que cuidadosos van  
los perros de tus calles  
europa, despiértate !

à chaque chaise rangée  
un œil une oreille se ferme  
des bouches s'ouvrent d'où entre et sort un air vicié  
qui ne se mélange qu'à la salive brillante  
ai-je déjà entendu un chant de victoire dans mon ventre ?  
mon ventre est mort, pourri de l'intérieur  
alors je mange  
je pique à droite à gauche car je ne sais pas bien  
j'attends  
et en attendant je peins des formes sur mes bras  
pour stimuler les flux sanguins  
pour les accompagner  
j'espère qu'on me reconnaîtra  
mes sœurs, je n'en doute pas, peignent d'autres formes  
sur leurs bras ou leurs visages  
il faut trouver mieux que se planter une lame dans l'estomac  
il faut que le sang coule mais sans être à personne  
le sang doit créer cette fois  
j'attends  
certains guettent un soir différent  
moi j'observe mon ventre qui remue lentement  
et je voudrais le montrer  
que tous nous observions nos ventres se réveiller  
dans la chaleur des danses  
ventres vides, aiguisés, tremblants  
ventres pleins, protégés par les flots  
les lames prêtes ce sont nos mains que nous glissons sur nos  
ventres  
dans nos ventres  
le chant hésitant des doigts froids qui cherchent  
j'attends en me touchant



le bras sur ton ventre  
mais les dents serrées  
pente qui nous entraîne  
qui fait rouler les ventres  
je peins  
je peins et je danse pour nous réchauffer  
j'apprends à peindre  
j'apprends à danser  
si nous dressons une table ensemble au milieu de la rue  
qui apportera les orties fraîchement coupées  
qui osera peser sur les bancs pour qu'ils s'enfoncent  
qui restera quand le froid vient  
je ne sais pas  
mais ton ventre s'agite  
n'ayons pas peur d'attraper par le ventre  
n'ayons pas peur de choquer si certains entre nous s'éloignent  
ou se cachent  
nos bas-ventres sont faibles  
il faut tout faire remonter  
la surface doit crever  
l'abcès excessif n'effraie plus si l'on crie du bas-ventre  
j'attends que se forment ces boules  
que nous pétrissons sans le savoir  
que nos jeux pétrissent  
ce sont nos armes que nous déglutissons sans crainte  
et en attendant  
j'écris  
sur mes bras  
je danse  
et j'écris sur les parois de mon ventre

une fut  
mais plusieurs fois  
plusieurs milliers d'années,  
une fut  
plusieurs milliers de fois  
en tant de formes incarnée,  
avant qu'elle n'implose  
une seule fois  
avant qu'elle n'explose  
en plusieurs milliers de morceaux.

nous  
et je ne parle pas que de nous  
n'avions pas encore de cerveau  
nous n'avions pas de bras non plus  
nous avions des milliers de bras  
et des milliers de cerveaux  
indiscernables  
liquides  
élémentaires  
et nos milliers de bras chantaient  
comme une seule langue

(pouvoir) se tourner  
et se retourner  
et retrouver un paysage identique et différent

maintenant est autre chose  
dans un élan, toujours

je me fous de la couleur que tu préfères  
bats-toi pour peindre  
bats-toi avec moi  
jette du bleu sur mon vert  
battons-nous  
poussons la toile dans le vent  
regardons les lumières courber  
ton bleu  
sur mon vert  
mon jaune sous la lumière de notre sang

maintenant est autre chose  
une chose pesante, toujours  
maintenant est nécessairement inertiel  
gras et autour

respecter l'inertie  
mais douter des poids qui disent traîner :  
l'inertie se fout de notre gueule  
à long terme c'est le subtil décalage  
entre le cercle  
et l'hélice  
nous ne mourrons jamais dans l'hélice  
nous atteindrons en douceur

le linceul de son infini

palper l'inertie  
de nos mains épaisses  
de nos mains grasses  
nous pousser dans le vent  
tenir nos mains grasses  
dans nos doigts épais  
comme fluide et visqueux s'entredévorent  
toujours plus épais  
ou toujours glissants  
selon qu'on se ratatine  
ou qu'on se tord en tirant

maintenant c'est là :  
c'est tout ce que je vois là  
et autour  
sans me forcer pour voir mieux et plus loin  
sans me laisser forcer surtout

je t'aime  
je pleure  
je nous hais :  
je me tairais si je considérais mieux et plus loin  
ne nous laisserais pas chanter

maintenant est le seul possible  
installé là sur mes genoux  
qui dégouline depuis mes genoux et dans mes jambes  
c'est la texture du sang  
une nervure incertaine



mon corps est trop lent  
il hésite  
mes doigts tremblent  
posent question :  
sur un ou deux doigts puis-je peser  
combien de fois  
vers l'intérieur je pèserai  
pour garder la chaleur  
je veux tirer force du froid de la fatigue  
qu'elle arrondisse et fasse vrais et animaux ces mouvements  
infinis vers le ciel

mon corps est trop lent pour toi  
nous suivons des lumières de poids distincts  
mais je ne m'enferme pas pour mourir  
je cherche le bien et l'intranquille  
le repos vivant  
la chaleur et les caresses de l'air froid

je ne suis pas bien en ces terres propres  
je ne suis pas bien en ces terres sales qui régurgitent de sang  
en fontaines  
j'aime les ruisselets de sang et les peintures qui craquellent  
j'aime l'air froid  
j'aime l'air froid et cherche la chaleur  
j'aime la chaleur et me noyer contre ma peau, la tienne, contre  
les peaux qui coulent  
je n'aime pas les mouvements climatisés  
les fresques de verre teinté  
je n'aime pas non plus les couleurs portées vives et trop  
je n'aime pas l'extension

les muscles tendus  
je ne veux plus des grandes fluidités, elles m'ennuient  
je ne veux plus de rond  
je veux une articulation partielle  
un instrument fatigué qui souffle toujours  
la pupille agile et tremblante

## observer le mal

sentir les picotements  
sentir les mots  
la rage  
les garder  
ne pas prendre le crayon  
voir les ombres jouer  
sentir les larmes  
sentir les appels  
les mouvements de guérir  
les pensées assassines  
sentir les brûlures  
les pincements  
sentir les gênes des vertèbres  
ne pas prendre le crayon  
pas encore  
prendre conscience des boucles  
et comme elles rendent fou  
se retourner peut-être  
et sentir la faim  
la coincer dans son ventre  
elle bat jusqu'à la gorge  
sentir qui se confondent  
la danse  
la poésie  
la violence  
depuis la gorge  
depuis les élans de la peau  
ne pas prendre le crayon



s'enfoncer et sentir  
lentement  
très lentement  
qui se confondent  
être vivant  
animal  
humain

affirme  
pour la mise hors confort  
la souffrance  
comme issue de secours des artifices  
affirme  
comme première et seule réponse  
l'ouverture des veines sur le cuir du fauteuil  
dans l'eau-mousse chaude du bain  
affirme  
arrêter de manger  
pour sentir ce qui reste  
affirme  
le sexe des dents  
le sexe multiple et multiplié  
et lécher des liquides  
(quelle autre réponse aux interrogations évacuées  
des eaux trop usées  
à l'horreur du confort  
quelle autre réponse en confort)  
ou affirme  
la grandeur  
la beauté  
l'honnêteté  
l'humilité  
la maîtrise  
régner  
mon règne est si je l'affirme  
cherche à affirmer  
et affirme  
on est toujours seul  
les engagements pris envers l'autre être humain sont la

condition de l'épanouissement de mon être, au mieux  
affirme  
l'autre  
la séparation  
la distinction  
refuse les corps  
et affirme  
les membres  
les morceaux  
les atomes  
affirme les limites  
et comme elles projettent des ombres-auras  
affirme  
ce qui me tient debout : mes jambes !  
et l'argent  
n'oublie pas l'argent  
mais affirme  
l'argent est un outil  
affirme  
regarder au loin  
et voir loin  
à travers les poussières

la grandeur et la maigreur  
les cris de jouissance et les porte-feuilles d'actions  
le sang sur la lame :  
affirmations  
identités  
entre elles et chacune  
contours refuges armures objet  
tentatives de la lutte déplacée au vide  
ce qui me tient debout :  
mon air conditionnel entre la terre et moi  
sans hésitation : cela  
ou sombrer immédiatement dans les délices infernaux

le ciel de mon appartement est un appartement à tiroirs  
où ranger mon costume  
mes lettres  
mes organes  
face aux artifices les artifices  
ou sur le mur blanc  
le miroir artificiel  
qui me dessine  
je me vois souvent heureusement  
et je me fouille  
au doigt  
à l'œil  
au scalpel  
face aux artifices  
affirme  
le sang  
mon sang  
la main princière sur ma vie

où es-tu passé corbeau mon ami  
où es-tu passé  
toi qui cherches la vie entre les pierres sales

si  
je mange trop  
entre la gorge  
sur la peau du ventre  
des pressions  
de l'intérieur vers l'extérieur  
dans le mouvement  
du cœur  
lourd  
plus sourd  
comme mes paupières  
des branches  
piquantes  
boursouflées

si  
je mange trop  
j'engloutis  
encore  
comme au bas-fond  
les perceuses  
visqueuses-laiteuses  
heureusement  
j'ai deux estomacs pour digérer le fromage  
le cerveau  
sous les cheveux  
sale  
gras  
du gras de porc comme vêtement  
encore — dépression molle  
la bouche  
pleine

gonfler un coussin  
avec le bassin  
pour enfoncer  
et perturber  
les conditions infernales  
des intestins  
si  
je mange trop  
trop d'yeux  
d'abord les yeux débordent, d'abord  
contenus  
dans les paupières  
mes pauvres dents  
de bouchées  
pleines  
mes pauvres et mes chéries  
encore  
langue fleur de malheur  
rouge flamme venin  
sang-crème  
à tapisser  
truelle de vie  
si  
je mange trop  
je mange  
encore  
un trognon de rien  
pour liquéfier  
pour lister les liquides  
pendre  
mes bras  
grassement le long des murs  
collant  
léchant  
bouillonnant de salive-bulle-espoir-rejet

je mange encore avec les yeux  
le sexe  
l'anus ferme  
véhicule bourdonnant  
vrombissant à l'arrêt  
convection  
du sol vers le visage  
en paquet de grosses ondes  
espérer tomber  
le carreau froid  
congeler  
si je mange trop  
si je mange trop



tends une main  
une seule  
essaie  
pour voir  
tends une main et surtout pas le bras  
une main d'abord  
ne laisse pas le bras  
dans le prolongement  
c'est difficile  
mais essaie  
tends une main  
les doigts fermes  
main ouverte mais doigts fermes  
prends garde  
à l'arrachement  
à l'attraction  
au piège  
aux dents  
à la bave  
tiens ton bras au bout de ta main  
n'oublie pas qu'au bout du bras  
il y a le reste  
il y a tout  
n'oublie pas  
tendre la main  
c'est tendre le bras  
c'est tendre tout déjà  
n'oublie pas  
doigts fermes  
main ouverte mais doigts fermes  
épaule

cou  
ta tête  
tes idées  
tes images  
depuis ta tête  
jusque dans ton ventre  
la main est le début de tes rêves  
le début des cauchemars  
ne tends pas la main  
si tu ne l'arraches pas d'abord  
de ton bras  
tends un gant  
tends une prothèse  
tends ta canne  
ou un simple bâton  
ne tends pas la main  
car c'est ton bras que tu tends  
et n'attends pas qu'on te le laisse  
ne tends pas la main  
si tu n'es pas sûr  
si tu n'es pas prêt  
à perdre ton bras  
à perdre ta tête  
à y laisser ta peau  
et les pensées de ton ventre  
ne tends pas la main  
montre le poing  
montre les dents  
salue de loin  
et de ta plus belle apparence  
salue-les  
salue la foule c'est pareil  
ne cherche pas à toucher  
n'approche pas ta main  
salue de tout ton sourire  
de toutes tes dents

un brillant salut est tout ce qu'ils méritent  
et puis crache  
pour ne pas vomir  
lorsque tu te tournes  
ne tends pas la main  
sauf pour mourir  
ne tends pas la main  
si tu ne crois pas  
au salut  
à la résurrection  
aux forces occultes  
à dieu  
ne tends pas la main  
si tu ne crois pas  
à mieux  
à pire  
ne tends pas la main  
si tu sais ce que tu veux  
ne tends pas la main  
c'est inutile  
c'est dangereux  
c'est peine perdue  
c'est surfait  
c'est dépassé  
ne tends pas la main  
sauf pour crever l'abcès  
ne tends pas la main  
c'est risqué  
c'est guérir  
ne tends pas la main

gonflent les oreilles  
creuse le ventre  
je bois je bois ma bouche est toujours sèche  
je me vois  
je vois mes os  
mes jambes outils qui se tendent indépendamment  
vers l'immortalité  
je ne dormirai pas à jamais  
chemin solitaire où le squelette brille et tente de danser  
de sourire malgré la fatigue  
malgré l'insensé d'un temps si perdu  
sourire échappant : les dents m'échappent  
elles vont sautillant hors de ma bouche vers l'avenir  
mais je ne bouge pas  
les chemins se font sous ma peau  
dans les gonflements sanguins  
alors que je me pavane tel un dieu déchu  
dans les pages millénaires et les nostalgies lentement  
extérieures  
je m'étends comme vers le repos  
alors que m'attend le rude infini enfin  
et qu'émiette hors de mes yeux ma position  
la souffrance, souffrance et corps articulé se confondent avec  
un rire brumeux  
je ne dormirai pas à jamais  
ma tête grossit sous les coups de sang  
mais je retiens toute possible existence dans l'espace  
je retiens le mouvement danger  
qui ouvre vers la vie mortelle  
éviter les mouvements danger  
penser au squelette

penser à se mouvoir en squelette et peau énergie flasque tout à  
la fois  
penser au crapaud  
à la mue fragile  
à l'équilibre qui s'effrite sous l'ongle  
je n'aurai plus à m'éveiller jamais

tant d'agitation  
voir tous ces doigts  
tous ces doigts de pied  
toute cette peau qui se déverse  
qui tremble comme de la gelée  
ça me donne envie de vomir  
de voir toutes ces  
          gouttes d'individus gras  
je ne peux pas prendre cette main  
qui tremble entre mes doigts  
qui me glisse entre les doigts  
tant d'agitation  
me fait peur  
tant d'agitation m'opresse  
et tant d'agitation vous rend  
si faibles          face aux statues  
vous voulez jouer au bac à sable  
pour avoir les yeux vers le bas  
et ne pas voir qu'elles rient  
car tant d'agitation les chatouille  
et elles se tapent sur l'épaule  
cessez de vous croire  
votre propre dieu  
nous ne sommes rien  
que du chiendent misérable  
sans relation  
sans entremêlement  
sans racines communes  
et nous respirons tous cet air pourri  
c'est la merde  
et uniquement la merde que nous partageons

ce n'est pas l'amour  
il n'a pas droit de cité  
à l'ombre des statues  
ce n'est pas l'amour  
ou je ne sais quelle autre connerie universelle  
nous ne partageons rien d'autre que la merde  
c'est de là qu'il faut partir  
si nous osons parler de beau notre langue tombe  
et nous parlons aussi de respect  
d'amour et de conscience  
mais d'un point de vue  
          individuel  
en chacun de nous s'incarne  
l'idéal céleste  
balançons ce ciel qui pue  
au lieu de faire des bulles  
de l'atmosphère gluante  
car nous-mêmes sommes puants  
nous sommes remplis de ciel puant  
et chaque main que nous tendons  
ne cherche qu'à coller de toute sa merde  
chaque mot que notre langue forme  
vient baver  
et notre jouissance colle et dégouline  
de forme toujours insatisfaisante  
à chaque mouvement que nous tentons  
la terre entière tremble  
se soulève  
se retourne  
et nous lèche de tous ses nuages pestilentiels  
nous plaque au sol  
nous ne savons plus que dégouliner  
et baver sur les autres  
je ne veux plus qu'on me bave dessus  
gardez votre salive

pour embrasser les autres  
je n'ai pas besoin de votre haleine puante  
pour savoir que ce monde doit crever  
et je déteste votre rouge  
sur les lèvres gonflées de carbone  
je ne veux plus me prélasser dans la merde  
car ce n'est pas la mienne  
et je vous supplie  
de ne plus vouloir la partager  
cela me fait vomir  
et je ne veux plus vomir  
car nous vomissons tous  
par tous les pores de la peau  
et c'est notre dieu que nous vomissons  
dont nous nous peignons  
qui forme notre habit  
basta basta  
cessons de nous emmerder  
cessez de m'emmerder  
avec vos dégoulinages bien pensants  
cessez de vouloir veiller sur les autres  
et d'abord sur moi  
en agitant partout vos mains dégoûtantes  
vous ne faites que noyer le poisson  
nous fourrer des doigts au fond de la gorge  
et nous vomissons  
nous nous vomissons nous-mêmes  
et nous ne faisons qu'un avec notre vomi  
avec vos doigts  
alors cessez de m'alimenter  
laissez-moi crever  
plutôt que d'avalier toujours la même merde  
je préfère être sec et avoir froid  
que de puer au chaud  
dans la transpiration de nos molleses



explose  
et pousse  
explose  
écroule  
enfonce  
appuie  
meurs  
ou bien vers les arbres  
des éclairs retournés  
la même énergie  
en tout sens  
et j'aime  
le sang comme  
le rire  
explose  
mes dents  
mes lèvres  
de rouge  
mes artères  
je m'épuise  
l'air manque  
ou lentement  
pénètre  
jusqu'aux cris  
halètements  
sifflements  
murmures  
les chevaux se cabrent  
poussière  
s'ouvrir des champs  
explose

explose  
va et viens  
de tout côté  
hurle  
bouche subtile  
arrache des mots  
glisse-les  
le long  
dehors  
le vent est presque mon frère  
l'ornière que tu creuses  
plus encore  
bois  
plus encore  
parsème depuis les cimes  
dans l'air familial  
je veux ta griffe ton sommeil ta disparition au coin de la rue  
ton absence ton passage  
je veux t'étrangler  
m'étrangler  
la psychose  
du haut d'un arbre  
être au ras  
de la sagesse  
veux  
en finir  
une image de moi  
engendrer  
veux  
malgré tout veux  
explose  
un bouillon en gorge  
mots  
langue  
nos bouches et anus  
veux

poètes je m'abandonne au style  
je vis  
demain ici  
vomis  
bois  
veux  
plus encore  
d'étoiles  
de flammes  
souffrance  
cracher des pilules  
voir des cierges  
des langues nues  
m'étendre  
couler lentement  
miel du matin  
cette nuit  
encore cette nuit  
ne veux plus  
que dessous les paupières  
les iris agités  
sous le vent  
mon frère  
mon amour

j'écoute absolument  
que de sollicitations, de picotements  
me pincent la peau sans parvenir à me traîner  
m'empêchent un temps de respirer

comme entre deux lignes je m'écarte un peu  
j'attends que les sons reviennent à nouveau  
le vent, les tragédies entre mes os

il est vain aujourd'hui d'essayer  
impossible d'agir  
aucun mouvement volontaire n'est honnête, réel, sinon ces  
tragédies souterraines

ça ne prévient pas, je suis happé  
agité et vite inquiet  
ah ces remarques insensées

puis je me calme :  
vent, lenteur, infimes tragédies  
je me calme  
m'étale  
équilibre

j'attends : une proposition honnête  
c'est ce que j'entends par vraie  
qu'une proposition vraie me touche  
m'empresse : c'est alors ce que j'entends par action

j'en ai marre qu'on chiale  
qu'on garde les dents serrées  
j'en peux plus de courir  
après un refuge  
pourquoi doit-on être fatigué dès que l'on sort  
instantanément ?  
il n'y a plus de démons pour nous accompagner  
pour nous tirer sur la langue  
les seuls démons qui vivent encore  
coulent dans nos muscles et nos nerfs  
j'en ai marre d'être seul  
et qu'on me veuille seul  
transparent  
ou un roc de diamant  
nous sommes perméables et mourrons la bouche grande ouverte  
si nous ne nous nourrissons pas mieux  
ma haine et ma joie sont incompréhensibles  
j'en ai marre de me battre avec moi-même  
k.o. à chaque chute  
je ne me réjouis plus de ton visage  
et les nouveaux m'emmerdent  
c'est par habitude que je souris  
j'en ai marre de la débrouille  
de se dépatouiller dans une boue de pétrole  
je veux la boue primaire et y dormir cent ans en rattrapage  
j'en ai marre des larmes qui signifient misère  
de nos communications  
je suis un meurtrier pour l'amour  
et si je retire ma main c'est mon propre œil que je  
crève  
coupez-moi le bras

coupons-nous nos vecteurs qui transmettent  
les épidémies d'amour et de haine  
au lieu de caresser  
j'en ai marre de ne pas t'aimer  
je ne laisse pas tomber  
j'en ai marre des appuis-refuges  
qui ne supportent pas un débordement  
je rêve d'un monde de rivières

DE DEUX EN DEUX — 2  
*sentir quelque part*





## constat primitif

si nous ne sommes pas contraints  
par la dépendance,  
c'est-à-dire par la survie ;  
par une dépendance ancrée en nos corps propres,  
c'est-à-dire en nos êtres,  
ou plutôt, pour bien dire, en ce lieu qui dépasse être et corps et  
rend possible leur mélange, ou plutôt impossible leur  
distinction ;  
si donc nous ne sommes pas contraints par cette dépendance  
qui nous relie nécessairement à ceux qui nous accompagnent,  
alors nous lâcherons.  
dès que besoins et compagnons ne matcheront plus nous  
lâcherons.  
dès lors que seront identifiés des besoins à satisfaire par un  
autre éventuel alors  
nous chercherons cet autre  
depuis le besoin ;  
au lieu de nous contenter de la nécessité d'être ensemble,  
c'est-à-dire de la dépendance.

ne pas chercher surtout à satisfaire cette nécessité ;  
plutôt que de la satisfaire, la contempler,  
si veut exister la communauté, l'entourer.

constat primitif disposant à jamais,  
pour mon existence du moins,  
de toute communauté.

—

C'est ainsi que s'achève et que j'achève, littéralement, la lutte contre l'autonomi-sation, ou plutôt que s'ouvre une radicalité moindre, ou plutôt autre. Pour survivre tout simplement. Survivre dans ce monde-ci, je veux dire. Comme si j'avais rejeté le pouvoir des mots, et à la fois revendiqué leur impuissance. Comme si l'humain était une somme de mots.

mangeant quelque pomme  
et un yaourt  
goûtant le soleil  
et l'air  
peau simple pellicule  
et tout ce que je suis  
— pensées âme masse physique intérieur extérieur interface  
poils images épaisseur lumières no limit coulant fier tensions  
etc. —  
déplaçant

les vaches t'aiment ou t'agacent, graisse citadine  
tu n'es plus maître en ce territoire  
file te purger dans le soleil  
suis tes frères gras ne t'en fais pas  
les vaches mêmes ne t'ont pas vue  
pourtant ta peau brille comme un bébé ivre

no hay mucho delante de la casa  
una mesa, algunas sillas  
¿ qué más se necesita ?, ¿ pasto ?  
algunas flores sobreviven, está bien

*il n'y a pas grand-chose devant la maison  
une table, quelques chaises  
que faut-il de plus ? de l'herbe ?  
quelques fleurs survivent, ça va*

## **d'une nature morte**

nature est morte  
insensée  
de la nommer : in-sensation  
de commencer ainsi de la nommer

car

pour la figer  
pour l'adjectiver de fort belle manière  
comme nous le faisons de nos bouches rosées  
pour que la rose emmêle nos deux corps  
d'abord il a fallu qu'elle soit  
étendue devant nous  
nature  
rosée  
il a fallu qu'elle soit reconnue  
par nous  
qu'elle soit distinguée  
en nous  
rose aux contours nets  
se distingue brillante à nos regards  
et son rouge absolu

et si

la rose  
et ses épines certaines  
si la nature est morte

alors de quoi ?  
qui l'a tuée ?  
sa splendeur et sa brillance  
mates maintenant  
sous nos coups de pinceaux  
sous nos mots inscrits au répertoire de nos civilisations

si

sa dépouille gît maintenant  
à nos mains  
creuse à force de l'avoir creusée  
c'est que d'abord nous l'avons tenue  
l'os d'abord dessiné  
nous avons pratiqué des trous  
des fragmentations  
identifié les miettes  
archivé aux combles de nos cerveaux  
recombiné d'audacieuses façons

et nous avons créé nature seconde

dans les décombres d'organes et d'aciers suffocants  
si poussière tremble aujourd'hui  
évoquant dame nature par miracle  
c'est dit-on notre seconde nature qui se révèle  
en place de la première pour toujours tuée et enfouie  
résurrection éphémère de dame nature jetée à terre et piétinée  
rappel instinctif  
corporel  
naturel

mais

il ne faut pas le prendre mal surtout

nature première est morte  
nature seconde  
est la seule existante  
sous nos mains  
devant elles  
nature seconde est notre nature  
il ne faut pas le prendre mal  
il ne faut pas se lamenter  
il ne faut pas jeter les pierres qui ont aussi servi à bâtir  
vous ne pouvez pas  
même l'obscurité de vos méthodes passéistes de retournement  
est une lumière signifiante  
voyez, avec dégoût s'il le faut, les murs que nous avons bâtis  
voyez  
nature seconde  
nature première de nos civilisations

elle est le tigre le pétrole le sable la mer l'être humain  
l'accouplement les éruptions et les marées  
oui  
bien sûr  
elle est le tigre la lance le fusil la poudre le couteau qui en  
découpe la peau  
elle est le pétrole la pompe qui l'extrait le plastique et l'asphalte  
de nos routes  
elle est le sable le torchis le ciment et le béton  
elle est la mer le cristal de sel et notre sel de table iodé et  
fluoré  
elle est l'être humain oui homo-sapiens cyborg androïde  
elles est l'accouplement vagin clitoris pénis sperme utérus anus  
vénus gamète et hybridation mutation sélection croisement et  
modification génétique de cellules souches  
elle est les éruptions et les marées oui  
et toutes les catastrophes  
la bombe h et la vision ultraviolette  
les comètes et les planètes de toutes les galaxies de l'univers  
elle est tout



à la fois tout et rien  
une vision aveuglée  
elle est bien au-delà de mère nature  
mucho más allá de la pacha mamá  
car la pacha mamá n'a jamais été  
étendue devant nous  
ni devant personne  
et fragmentée, disséquée, analysée, émiettée  
ni première  
ni seconde  
jamais n'a régné pacha mamá seconde  
ni première ni seconde ni jamais

alors

il est grand temps d'en finir  
avec nature première  
car elle n'en peut plus  
elle est à bout de course, sèche  
elle n'est plus que poussière  
et vos obscures tentatives ne font que remuer  
et forment des grumeaux  
arrêtez-vous  
surtout arrêtez-vous  
cessez de prier et d'invoquer  
vous êtes ridicules vous ne savez pas faire  
personne ne sait plus faire ici  
le temps est venu d'en finir

et

d'accepter à la place nature seconde  
d'accepter la succession  
le règne de dame nature seconde  
le temps est venu d'accepter dame nature seconde comme reine

elle l'a mérité  
il nous faudra la célébrer  
l'étendre devant nous et la célébrer  
lui faire grand fête  
une fête digne d'une reine  
c'est-à-dire  
la guillotiner  
lui trancher la tête de notre amour le plus net

**Bure, 2015**

la Machine a deux trous du cul  
où enfoncer la merde  
les composants électro-chimico-techniques  
les grains de blé stériles un à un  
la lumière hésite à rebondir  
entre nano-métal et lait de vache  
terres humides retournées par plaques  
cerveaux au microscope nucléaire  
pour nourrir l'Énorme

que chaque chose m'échappe.  
que je ne possède rien.  
très bien, je ne possède rien.

en dernière instance, mortellement, je m'approprierais quelques  
mètres carrés pour survivre.

la grande défaite, ce-que-je-suis : éparpillé.

dans les demi-mesures je tombe vers l'arrière sans lumière  
douce à la peau.

que je ne me rattrape à rien : peur d'être projeté vers l'avant  
gargouillant de déchets plastiques et des merdes de tous.

très bien : que j'existe toutefois, sans tenir entre mes mains,  
sans besoin de miroir,  
définir de limites.

que la balance me fatigue  
dans un combat pourrissant.

les murs peints de blanc  
ont cet avantage  
qu'on y repère les moustiques sans difficulté

ne pas essayer de faire  
de remplir  
tendre la main  
écouter

ce qui crie doucement  
chercher, fouiner, immobile  
sentir une sorte de résolution  
quelque part  
essayer de la maintenir  
au bout des doigts

foutue pluie  
les monstres me tordront le cou

je me cache dans les bars humides  
la musique est une main qui s'ouvre dans mon ventre  
je poignarderai les notes trop faciles

foutues vies qui retombent sans cesse  
pas de propos à recentrer  
un véritable cri se reconnaît au cri

nous serons bientôt atomisés en cris  
au même niveau  
et la production, le maëlstrom, le brouhaha, le chant  
seront condition préfigurée du cri

foutus cris qui se fatiguent à tourner  
qui espère encore générer des génies ?

seule la machine a un potentiel sorcière  
sauf enterré où gît mon corps  
je reviendrai m'accrocher à vos fibres  
les yeux pleins de terre et la peau rouge d'être sensible

pluie délicieuse qui nourrit certainement

no me dí cuenta de que estaba pensando en tí  
no estaba pensando en tí  
pero sí  
pensaba en lagos, en ríos  
en bañarme bajo el sol de la mañana  
pensaba en viajes, en carreteras largas y rectas entre bosques  
sin fin  
claro que pensaba en tí  
a pesar de pensar en alguien más  
o quizás tú eres lo que estoy pensando  
y no tiene sentido que lo piense en castellano  
pues tu cuerpo es tan blanco y rosado

*je n'ai pas réalisé que je pensais à toi  
je ne pensais pas à toi  
mais si  
je pensais à des lacs, des rivières  
me baignant dans le soleil du matin  
je pensais aux voyages, à des routes longues et droites entre  
les forêts sans fin  
c'est sûr, je pensais à toi  
tout en pensant à quelqu'un d'autre  
ou alors tu es ce que je pense  
et cela ne fait aucun sens que j'y pense en castillan  
tant ton corps est blanc et rose*



je serai le diable mais seulement hors de notre cachette  
je me ménagerai d'obscures sorties dans les bois  
pour avoir froid, hurler et me couvrir de mousse  
tandis que notre cuisine, notre bibliothèque resteront propres et  
qu'il y aura toujours de l'eau chaude sur le poêle

*seré el diablo pero solo fuera de nuestro escondite  
me guardaré salidas oscuras en los bosques  
para tener frío, gritar y cubrirme de musgo  
mientras nuestra cocina, nuestra biblioteca quedarán limpias y  
siempre habrá agua caliente sobre la estufa*

me dí cuenta de que estaba en búsqueda de algo,  
siempre y cuando pensaba, y eso es importante que ocurra  
cuando piense, no solo cuando piense claro, pero sí, cada vez  
que pensaba, buscaba algo.  
no podía pensar sin meta, sin causa, sin saber a dónde y por  
qué, sin razones, no me podía desplazar por sí, sino que  
necesitaba avanzar, por lo menos tener la sensación de avanzar,  
pensar llamaba lógicas, trazaba caminos, lechos para mi cuerpo-  
fluido.  
no se podía dejar de pensar,  
esa idea, ese pensamiento era absurdo,  
igual sentía la posibilidad de un pensamiento-cuerpo  
desplazándose en las crestas, gozando de los vientos, de las  
nubes, de las luces, de los abiertos y a la vez con tanto miedo,  
tantas ganas y creencias,  
algo que brille con la concentración.  
un pensamiento que monopolize al cuerpo completo,  
sí, un pensamiento-cuerpo.

*je me suis rendu compte que j'étais en recherche  
à chaque fois que je pensais, et c'est important que cela  
arrive quand je pense, pas seulement quand je pense bien  
sûr, mais si, à chaque fois que je pensais, je cherchais  
quelque chose.  
je ne pouvais pas penser sans but, sans cause, sans savoir  
par où et pourquoi, sans raison, je ne pouvais pas me  
déplacer pour rien, au contraire je devais avancer, au moins  
avoir la sensation d'avancer,  
penser faisait appel à des logiques, traçait des chemins, des  
lits pour mon corps-fluide.  
je ne pouvais pas  
arrêter de penser, cette idée, cette pensée était absurde,*

*mais je sentais la possibilité d'un corps-fluide  
qui se déplacerait sur les crêtes, profitant des vents, des  
nuages, des lumières, des ouverts et en même temps avec  
tellement de peur, d'envies et de croyances,  
quelque chose qui brille avec la concentration.  
une pensée qui prenne le corps entier,  
oui, une pensée-corps.*

l'effort d'invention est énorme et nécessaire  
puisque'il faut d'abord re-mélanger corps et esprit qui ont été  
arrachés l'un à l'autre et l'esprit placé en-dessus écrasant le  
corps  
comme la femme et l'homme ont été arrachés l'un à l'autre et  
l'homme placé en-dessus  
puisque le corps a été réduit à objet de l'esprit, matière séparée,  
inerte et donc économique  
puisque l'économie n'est possible que par cette séparation qui  
objective et tue comme le mot que la définition a séparé de  
l'être  
puisque l'économie est cette séparation-même  
puisque chaque volonté est un mur qui se dresse  
chaque précision une exclusion supplémentaire  
chaque main tendue le tranchant d'une hache  
l'effort d'invention est énorme et nécessaire  
puisque les outils étalés sur les tables ne sont qu'instruments de  
torture et de mort qui creusent et tranchent  
il n'y a d'autre issue que de les laisser pourrir et rouiller  
car nos sueurs sont huiles et les aiguisent

j'ai le sexe chaud  
l'odeur est de sexe  
un bruit tourne de l'intérieur  
                  comme celui de la nuit  
et le frigo aussi  
chaque pouvoir est un imprévisible

oh je laisserai tout devant la porte cette fois  
nu, je me glisserai derrière toi, entre les murs, sans ombre  
je n'ai pas besoin d'arme et je n'aurai pas d'outil  
peu est accessible à mes doigts seulement  
mais je peux sourire éternellement en repos

**+/-**





## un point de départ

ce qui coûte  
c'est le surplus  
le gavage  
certains y trouvent le sens  
de la vie  
de l'être humain  
mais ça déborde  
alors qu'il n'y a pas besoin :  
ce qui tient dans nos corps  
est assez.  
je vais ne rien faire de plus.  
bien sûr il y a le nécessaire  
à la survie  
mais pour le reste nous possédons déjà  
toute l'énergie  
l'ennui n'existe pas  
l'impuissance oui.

d'avoir séparé esprit du corps  
et dit esprit est liberté  
esprit est réel car on voit, entend, sent, perçoit, comprend,  
analyse le monde  
alors le corps est la contrainte de l'esprit  
    qui se veut libre  
    qui se cherche libre  
le corps est un fardeau.  
se libérer du corps  
est bien la tâche première de l'esprit

se libérer de la maladie, du sexe, de la mort, c'est-à-dire de la  
vie bien sûr :  
se libérer du corps est la tâche dernière de l'esprit.  
le nécessaire est au corps  
le surplus à l'esprit  
le nécessaire est contrainte dit-on  
et contrainte s'efface ou s'oublie : illusion  
mais illusion n'est pas pour moi  
mais effacer est écraser est détruire n'est pas pour moi  
joie de l'esprit — pourquoi pas  
    mais pas pour moi  
il n'y a pas de joie dans la couche de surplus.  
je possède déjà toute l'énergie  
elle vient, sans doute, du nécessaire, de la contrainte  
nulle improvisation n'est libre  
car le vide est vide  
    — ou une autre explication tout aussi creuse.  
les contraintes changent, c'est banal.  
et moi alors ? — je suis tout aussi laid, tout aussi brinquebalant  
c'est-à-dire beau  
car je suis plein  
plein de toi, de moi, de textes, de terre  
je t'aime par contrainte  
belle contrainte non ?  
les contraintes changent, c'est important, elles évoluent  
elles changent par magie, c'est plus important  
elles ne changent pas autrement que par magie  
    parce qu'elles vivent peut-être  
pas par des désignations  
pas par des systèmes de production de toute forme, images,  
possessions, consommables  
pas par un mélange de hiérarchies  
comment voulez-vous dire tout ça à la fin  
par magie, non ?

**là-haut**

quatre vaches qui me montrent leur cul  
qui me secouent leur queue  
qui se secouent les mouches  
qui s'éloignent en suivant les touffes d'herbe qui s'éloignent  
et l'une pisse d'un jet fier  
et une autre se frotte la tête contre la cuisse de sa comparse  
elles ont des étiquettes en plastique orange plantées dans les  
oreilles, dans les narines  
elles s'éloignent lentement  
je crois qu'elles se lèchent le cul  
mais je ne vois plus très bien  
elles patientent au bout du champ  
secouent la queue  
se secouent les mouches  
broutent  
ah que ces mouches sont fatigantes à me tourner autour

## avec un routier entre Nantes et Bordeaux

la tête ouverte sans même y penser  
déversant ses ambiances, frissonnant  
les larmes qui gonflent les tempes  
le vent sur la nuque  
là où toujours cette pression vers l'avant

là-bas il y aura le soleil c'est certain

suivre la chaleur qui me descend  
mais je peux aussi plonger dans une blessure, une dune de  
nostalgie

je ne sais pas où je vais  
qui es-tu toi qui m'emmènes, ta route m'est déformée par le  
soleil mais j'ai confiance  
même si je sens que nous sommes deux  
que je ne te connaîtrai jamais  
je me laisse aller, me laisse prendre

c'est grâce à toi, est-ce que tu t'en doutes, je n'ose pas te  
regarder

la marée est basse  
le fleuve est boue  
la terre coule, qu'y cherches-tu mon oiseau, qu'y trouves-tu

c'est grâce à toi, grâce à rien, à mon ventre qui me récupère  
dès que je laisse l'attention, qui appuie sur la colonne, sur les  
dernières vertèbres

balles de foin éparses  
penchent qui à droite qui à gauche  
et les tournesols ne savent plus où regarder  
sœurs vaches traînent leur nez dans l'herbe  
l'eau est rare, non elle est partout

je souris à quelque route sans fin aux abords singuliers et  
beaux, je les salue tour à tour  
je ne reconnais rien  
rien ne m'est indifférent mais je ne reconnais rien  
je comprends enfin Nicanor saluant les brebis l'une après l'autre  
hay un día feliz  
un jour de sud certainement  
le goût d'un jour qui s'invente

peu à peu je m'engourdis  
la mâchoire se relâche  
la tête caresse les doigts mous  
¿ hay un día feliz ?

hoy no me acuerdo nada muy bien  
aunque la ruta está muy clara  
et ses abords brillants

## **une ouverture**

grâce à toi je peux regarder  
je regarde les choses les corps l'extérieur  
même si du coin de l'œil encore parfois

toi tu me regardes, tu m'embrasses, tu me regardes tellement et  
je suis toujours là, comment puis-je être encore là si tu m'as  
tellement pris

mon regard ne se dérobe plus, il ne s'approprie pas, il laisse  
place  
il se pose mais c'est à peine s'il se pose

c'est grâce à toi, merci pour ton regard  
ton regard qui se pose, si profondément  
c'est à peine s'il se pose

## **une autre ouverture**

c'est laisser au faire  
la même place que le non-faire  
pour effacer la distinction  
différence sans hiérarchie  
choix et non-choix  
homme et femme  
tendu et relâché  
c'est décentrer le tout

peut-être qu'enterrer la mort est une primaire erreur  
peur du noir, de l'inconnu  
soif de contrôle

nulle psychologie ici car je parle de magma, de tout  
de formes de tout et de chaque chose parmi

une occasion de recentrer pour décentrer  
par-delà bien et mal comme on dit  
et que mes mots ne puissent ce que mon corps  
ce que moi-même pour tout dire  
pour ne pas inscrire ailleurs que sur un fil  
et que les livres soient vifs  
comme des existences

with mrs dalloway

je passe dans la ville comme vous ce matin  
et je la trouve dégueulasse

je contemple et re-contemple les détails dégueulasses dans le  
soleil

je ne connais personne  
je m'assois près des canards  
la bouche entrouverte

et les canards attendent mes miettes  
comme l'espoir attend des droits à la DPCI — la Direction de  
la citoyenneté, de l'immigration et de l'intégration  
deux jeunes traversaient la rue inquiets, je pensais : contre le  
flot, on est soit avec soit contre le flot ; et contre engendre  
contre

merde, Mrs Dalloway  
l'eau est aux canards, est aux cygnes, le vent est à moi, je suis  
le soleil  
seules mes oreilles s'emplissent lentement du désastre : la ville  
une résonne en de multiples points

j'entends la précipitation et les corps dressés  
la solitude en chaque être  
les miettes des canards et des pigeons  
les chiens chient dans leur parc

ah Mrs Dalloway, nous ne sommes pas nés avec les mêmes



oreilles

mais que penseriez-vous, au lieu de déjeuner chacun en notre  
paix, en cette fin de matinée, d'un petit plongeon dans le  
Rhône ?

## **une chambre**

Yeux fixes  
sur mon personnage  
sur toi  
depuis la lampe de chevet  
et la fenêtre, Paris  
                  ou Detroit ?  
et les langues superposées  
Cortázar ou Jarmush

Pas d'extérieur depuis mon ventre rond  
toute l'image  
le blues la pluie  
la permanence de chaque instant dans chaque monde

Saturez-moi cet air de drogues  
de cris d'amours  
diabes bienveillants d'une nuit :  
le spectateur veut des images sûres  
des caractères  
de vrais personnages aux corps bien faits

Je ris  
d'être l'unique spectateur extraordinaire  
in and out  
in remue remue  
out les yeux noir et blanc  
et toutes les traces de toutes les positions possibles ou  
impossibles

combien de vies en une nuit  
combien de films ?  
les dieux recollent les images  
les couches de nos nuits  
    de l'infinie pluie  
    le va-et-vient  
    monte et coule

Yeux fixes  
et des couches de paupières  
de fines pellicules à détacher  
sur mes yeux mon personnage toi tes personnages nos nuits  
dieux et sensations et rêves, les ombres monstrueuses

## grenoble

j'ai marché une heure, peut-être plus  
j'ai traversé la ville, cela ne m'a rien coûté  
j'aurais pu prendre le tram  
si j'avais pris le tram j'aurais pu lire  
j'ai deux livres dans mon sac  
    un livre de poèmes et un autre  
je ne suis pas pressé  
j'ai marché et je n'avais rien en tête de précis  
j'ai dix livres de plus qu'on m'a confiés (cinq sur mon dos, cinq  
dans un sac cabas que je porte tantôt à droite, tantôt à gauche  
ou, la fatigue venant, derrière la tête reposant sur le sac)  
ce temps à marcher je ne l'exploite pas, comme le temps passé  
à se rouler dans les draps le matin — en plus fatigant  
je ne regarde pas autour de moi  
je suis là maintenant, ensuite un peu plus loin  
enseignes lumineuses, murs tagués, files de voitures  
on pourrait suivre mon itinéraire  
    — non, qu'il se perde plutôt !  
ce n'est pas inutile que je marche pour tout dire : cela m'amène  
où je dois aller, quoi de plus ?  
je pense à une unique chose : je n'ai rien à bouffer, pour ce  
soir, ni pour demain, j'aurais pu prévoir, j'avais le temps avant  
de partir, j'aurais pu faire un cake, emporter une confiture,  
quelques pommes, des noix, là je n'ai rien, pas même un bout  
de pain ou une pomme, je passe devant des épiceries, des  
supermarchés, je ne rentre pas dans ces endroits-là, je cherche  
une poubelle, il est trop tôt pour fouiller les poubelles, trop tôt  
ou trop tard, les poubelles ne sont pas sorties ou bien elles sont  
vides, je pourrais acheter quelque chose, entrer dans ces  
magasins du diable et prendre un truc, ou le voler — mais

quoi ? et il faudrait que je le porte, sans abîmer les livres, je n'ai pas tant de place, j'ai encore pas mal à marcher, aura-t-elle prévu quelque chose pour demain ? elle a prévu, c'est sûr, je ne sais même pas vraiment où on va dormir, ah je n'ai pensé à rien, je m'en veux, je m'en veux, c'est évident : je pense à éventuellement acheter quelque chose, je pourrais, puisque je n'ai pensé à rien je pourrais mais à quoi bon, on s'en sortira, je n'ai vraiment pas envie d'entrer dans un de ces foutus magasins, j'aurais dû, etc etc. voilà

voilà où je me retrouve par improductivité ah ah ah ah ah ah ah ah

## torre de arizón

garder une image de la maison, des couleurs d'abord  
porte en métal, ce choix difficile entre vert et bleu, porte une  
étoile noire

vigne encore verte, qui s'étend sur des tubes en métal jaune  
au-dessus, comme le préau de l'école primaire, des grappes  
généreuses pendent

le vent, le bois qui craque, la porte qui grince ou claque, le  
vent, le vent dans la vigne, passe sur le blé ras, est-ce que  
j'entends les roseaux au loin, la chaise de jardin couchée devant  
hésite à s'envoler, des coups de portail-grillage, le vent n'a  
nulle part où s'engouffrer, il prend tout

le vent, on croirait qu'il ne fait pas si chaud

je me concentre, je concentre mon esprit sur le regard mais  
mon corps est pris dans la masse du vent

cactus à la fenêtre

au-dessus entre la fenêtre et la porte, un rectangle azulejo, un  
personnage biblique ? je ne l'avais pas vu jusque-là, un pèlerin,  
depuis quand est-il là, San Antonio ?

rien de très droit, tout semble posé pour la photo :

les soucis, les plantes grasses, une vie lente (la chaleur sans  
doute)

j'hésite à m'asseoir sur une des banquettes bleues (bougies et  
clopes écrasées sur une planche posée sur des pierres posées  
sur des palettes) ou sur une des chaises défoncées

toute la végétation, jaune ou verte, chaises paille, tubes jaunes,  
vigne verte, maïs et une ligne d'arbres qui dit un ruisseau  
le vent cache tous les sons d'ailleurs, point de route, les

habitations voisines à cent mètres, cinq-cents, sont muettes, ne  
sont que des murs, la seule existence est notre maison, qui est  
sèche et n'a pas besoin de plus  
notre maison, les cailloux du chemin sous mes pas, j'aime les  
écraser, c'est là que je demeure cette nuit  
le vent, on croirait qu'il ne fait pas si chaud  
je vais faire un somme sur une des banquettes bleues posées  
sur des palettes, sous la vigne, à gauche de la porte, c'est là  
que je demeure cette nuit

## une même chambre

la nuit a commencé  
une douzaine de mètres carrés  
il pourrait y avoir plus de désordre,  
plus d'ombres sur les murs, des sources de peur, de folie

au XXe siècle tu aurais lu un livre, écouté la radio, au XXIe tu  
parcours des pages de photographies sur le net  
tu es penchée vers l'avant sur ton écran, un genou sous  
l'aisselle, tu scrutes, tu es sérieuse, blasée, soudainement  
intéressée — un peu plus vers l'avant  
ton œil est vif et semble machinal, tu hausses les sourcils, geste  
qui étire tes yeux, tu les tiens alertes  
moi je les ferme plutôt  
et je m'enfonce

...

tu m'embrasses le pied  
tes lèvres frôlent  
ta langue lèche  
tu baises mes orteils, le mollet  
tes cheveux glissent sur mon sexe entre les fesses  
tu mords mes cuisses  
les serre sous mes fesses

...

au XXe siècle, au XXIe, dans une même chambre



## my own agenda

l'histoire va  
ma propre danse  
le quotidien  
ce que je ressens  
les machines productives  
le corps en douce  
les épreuves du pouvoir  
là où il faut être  
attendre le froid une fois le soleil parti  
je rate une chose ou je rate le reste  
l'essentiel  
par morceaux  
l'autre voie que le lendemain  
le rythme des nuits  
les villes qui ne s'éteignent jamais  
billards de neurones  
hululements, croassements, un grand feu  
notre propre danse  
impossible  
entrecoupée des choses importantes  
demain est toujours trop tard  
je n'écrirai aucun livre  
je n'atteindrai jamais l'année de ma vie  
au-delà de maintenant mais dans quelle profondeur  
pressé de tous les corps  
pressé par l'urgence  
chaque jour est le dernier  
les éclosions longues le long des chemins

mon estomac ne deviendra jamais un ressort  
machines cycliques  
créatures exceptionnelles  
se développent en parallèle des formes de vie aux points de  
vue étirés ou même séparés  
je suis le tout  
je suis une infime partie de la masse sale  
je suis unique  
êtres aux milliers de visages  
aux milliers de pas de course  
brandir le poing  
se gratter le nez  
être fatigué avant même de  
se retourner  
abandonner l'histoire  
switcher  
des pages de pub  
des envies assouvies  
l'histoire va  
tic tac switcher

**DIEUX, RÊVES  
ET SENSATIONS**



Cantamos cuando entra el sol en la puerta de la choza  
y cuando llega al borde del tragaluz en el centro de la choza  
y después en la tarde cuando ya no hay sol en la choza  
y está en el borde de las montañas que son como la pared  
de una gran choza redonda donde viven los pueblos.  
Cantamos en la noche cuando vienen los sueños.  
Porque las visiones nos visitan más fácilmente de noche.  
Viajan más fácilmente por la tierra dormida.  
Se acercan a la choza y se paran en la puerta  
y después entran en la choza, llenándola toda.  
Si no fuera verdad que vinieran esos sueños  
hace tiempo que habríamos abandonado los cantos.

*Nous chantons quand le soleil passe la porte de la maison  
et quand il atteint l'ouverture au centre de la maison  
et plus tard le soir quand il n'est plus dans la maison  
mais sur le bord des montagnes qui sont comme les murs  
d'une grande maison ronde où les peuples vivent.  
Nous chantons la nuit lorsque viennent les rêves.  
Car les visions nous visitent plus facilement la nuit.  
Elles voyagent plus facilement sur la terre endormie.  
Elles s'approchent de la maison et restent à la porte  
et puis elles entrent dans la maison, la remplissant toute.  
S'il n'était pas vrai que ces rêves venaient  
voilà longtemps que nous aurions abandonné les chants.*

extrait de *Tahirassawichi en Washington*,  
Ernesto Cardenal, *Homenaje a los Indios*, 1969,  
traduction personnelle.

puisque les mots n'ont plus de sens en eux-mêmes  
puisque ce qu'on nous promet de commun est une définition  
puisque'il n'y a plus ni dieux ni mythes mais des histoires  
puisque chaque chose n'est jamais plus qu'un assemblage de  
choses plus petites  
puisque l'unité est le lieu du fascisme ou de la fuite

nous devons écrire nos mots sur nos peaux  
et les vocaliser en un unique chant-relief  
selon ce qui vient tordre notre bouche  
nous devons succéder à notre propre mouvement et à ceux de  
nos ancêtres  
que les parties, fières, osent trembler avec les parties voisines  
et adverses  
que nos mains éclairent nos mots et qu'ils appuient ensemble  
vers l'extérieur  
nous devons peser de notre poids horrible

ce qui pend de mes rêves  
un sac de plastique :  
livrez aux senteurs vos bibles

## *dieux*

malgré les vagues qui soupirent  
auprès des statues des martyres  
les dieux restent avec la pluie  
pour parapher une accalmie



les airs balaient les désolations brûlantes  
des rues écrasées  
des lumières à bout de souffle  
les feuilles assoiffées craquent s'ouvrent  
si le diable passait il rirait  
en y glissant le doigt mais le diable a peur  
comme tous ces dieux à développement rapide  
qui agonisent dans le creux d'un tuyau  
tandis que les dieux aériens  
plus secs encore que nos peaux  
sont les derniers liquides  
leur caresse notre dernier espoir  
plus besoin de costume ils les arrachent  
entre leurs doigts s'émiettent les aciers  
leurs airs formulent de nouvelles vagues  
ces dieux frottent leurs rires sur les grilles  
qui résonnent dans le plastique  
leurs dents grincent chaque nuit  
en mille millions de points

lourdes colonnes  
portes de la ville  
hippopotame-château  
lumière de chevet dans un coin du salon  
un escalier de pierre pour monter au donjon  
de beaux vampires ont déposé leurs vieux vélos devant la porte  
des crochets au plafond — un ancien lit de reine aux yeux  
jaunes  
un rêve de Blake infernal  
le dragon sur le toit qui rugit

des corbeaux, des voiles arrachées  
des soleils foutant le feu dans nos corps transpirants  
l'ombre du monstre qui s'abat et retourne le ciel, prend les  
eaux, bouche nos cris  
sang, éclat, casse, casse, s'effondre, amas de bois et de chair  
gonflés, pauvres croyants, pauvre ciel bienheureux, pauvre pitié,  
pauvres mots, tous éblouis par le fracas des vagues et des  
lames, par les marmites et les ventres retournés  
la vie se concentre en un point-recueil de la mer, mon âme  
s'évanouit, les anges quittent le navire  
notre seule victoire est portée par le rêve de mondes étendus,  
contraints, lâchés vers le présent brûlant de nos intérieurs  
batailles dansant depuis les profonds  
nul ne saura jamais prier pour nous, animaux de mer et de  
chair

William Blake

Ô William Blake

I sleep with you  
Wake up with you

Today is a great day

Le brouillard perle de patience

le bord du monde est toujours souple  
l'avion fragile s'y plaît à jouer  
qu'attendez-vous pour quelque chose

## *sensations*

mes mains sont intenables  
si ainsi couraient mes pieds m'enfuirais-je ?  
elles ne tiennent plus ma tête  
qui s'étale horizontalement  
face à l'autonomie de ses outils

d'un côté l'absurde de l'autre l'harmonie  
mes dents se serrent la mâchoire se tasse  
des buissons de velours caressent mes joues  
depuis les respirations dans ma bouche  
et les freins de ma gorge

ma peau gratte en chaque fragment  
les puits explosent, giclent  
ma gorge est barrée  
les forêts ne pousseront jamais plus

le chemin est couvert de feuilles sur l'asphalte découpée  
je renaîtrai sans doute sous forme de champignon  
les grandioses lueurs me seront inutiles

le lion gît encore égorgé  
le sang peine à être assemblé  
l'enfant éclaterait de sauvagerie  
s'il n'était toujours enfermé  
dans les bras de l'ours soyeux  
je chevauche mon impatience en léchant les vitres  
je rugis de sommeil  
file incertain sous les caméras  
sous le tas de fleurs séchées  
sous les couvertures où les serpents dorment entre mes jambes.  
de quelles couleurs sourient les autos ?  
j'origine des syntaxes encore une fois :  
demain repassez demain  
il est encore trop tard

qu'as-tu à dire ombre secrète  
étends tes ailes sur nos ventres  
étends tes ailes sans broncher



le ciel est déjà bas  
les enfants hurlent  
les ténèbres fouillées par le violon

face aux lances de sang  
des contractions interminables  
des grimaces  
je regarde passer  
je regarde faire  
tout comme l'esclave travaille sous le fouet  
comme le cœur bat sous la vie  
se protéger  
se protéger seulement car il n'y a rien à répondre  
sous peine de pire  
peut-être un cri sauvage  
un écho illusoire

golondrinas y almendras sobre el cielo azul  
des fourmis me grimpent depuis les doigts osseux  
no soy mas que vivo-tierra-poussière  
soy una hoja seca brisée — le long d'une nervure, partiellement,  
je me tiens encore, tremblante  
un morceau de bois mort — entre os et miettes — qui enfonce  
la terre  
y la tierra se lo está comiendo  
tú me estás comiendo  
tierra estás comiendo  
je vois que tes yeux me dévorent et tes caresses et le vent

quel tremblement ? le sol, la terre ou bien une ondulation naissant de mes fesses ? limite incertaine entre la colonne et la terre, des éclairs, comme un retour chariot vers une nouvelle étape. j'oublie tout, repars d'un lieu nouveau, l'épaule, une faille le long du pied gauche, tu me regardes me masturber, tu dois avoir encore plus chaud que moi, dans le désert. je n'ose pas vraiment regarder les corps, les chairs, la transpiration, laisser couler la mienne, me lécher les lèvres, l'œil grand ouvert vers l'intérieur, à grandes envolées je sonde, je pique un point, contraction brillante. nous sommes là où nous sommes restés, aux crevasses dans mes cuisses, là où nous étions est déjà un monde à embrasser, mes lèvres coulent, le sang bat de toute évidence, dans mon talon, depuis la tension du mollet, résonne avec ce battement au bas de mon crâne, tu n'es pas plus loin qui bouge également.

puissance fine fine  
puissance ligne fil  
dénuée  
dépourvue  
puissance définitive tendue  
aux extrêmes d'une présence  
vide à perte de vue

## *dieux, rêves et sensations*

risquant au-dessus des eaux chaudes  
morsure évanouissement  
la nuit brutale est liane épaisse  
elle crie telle un tambour sombre

doigts de sorcière hurlement de saurien  
je suis arbre-ventre rêvant de miel  
observant le lichen et son reflet  
un vieil ami sur mes yeux jaunes

**nous traînons des litres d'espoir qui ne pourrissent pas**

j'aurai traversé des océans à la rame  
avant d'apercevoir une rue  
où débarquer en robe rose  
traînée d'étoiles sur les murs  
l'écho des enfants courant dans les flaques  
derrière moi toute la forêt  
épuisée avachie  
emmêlée  
un troupeau de branches et de feuilles  
en forme de famille

un chat sur une branche élevée  
dans la lumière d'un lampadaire  
maître de la pluie

un écureuil se frotte le nez  
plus rien n'empêche d'avoir peur

des barques passeront-elles sur les eaux noires  
le chien jaloux crache sur elles :  
épines d'un dragon au long cou

les traces de mes chambres

je fais partie de ceux  
qui disparaîtront  
après mes os bouffés



le juge s'est assis  
son habit noir  
assis sur la chaise normale

un rat se lève dans la cour  
le condamné qui ne l'est pas encore

les gardiens rient en buvant leur café  
figures rouges qui décident

on entre au tribunal comme on entre en classe  
on s'endort au radiateur le peuple gueule  
toute la place joue à vivre

la vieille sur le banc  
qui nourrit les pigeons  
est morte seule ici  
tous les vents la connaissent

## mémoire de nuit

charniers et terre fraîche  
goûter aux herbes sorcières  
et leurs charbons immémoriaux  
les racines des étoiles tissent dans les épines  
que me vois-je au seul regard de la nuit éternelle

# rêves

24 février 2016

on m'a reconnu, tout ce que je sais c'est qu'on m'a reconnu, j'ai dû m'enfuir en courant et avant de disparaître mon regard a croisé un autre regard et si, sur le coup, on ne m'a pas reconnu, on me reconnaîtra c'est certain, mon regard a été pris cette fois, ma figure, mes vêtements

ce que je traîne depuis le début de la journée, cette sorte de fatigue qui ne me laisse pas, qui ne me laisse pas me reposer, c'est la peur de croiser encore ce regard, de le reconnaître et qu'il me reconnaisse, qu'on se revoie surpris et, surpris à nouveau, qu'on reconnaisse la nuit passée, de manière floue d'abord, qu'on en reconnaisse l'existence d'abord, ensemble

je ne peux pas dire pourquoi je courais, impossible, je n'ai pas de raison de courir mais je cours, je cours en pleine nuit, et même d'où je m'enfuis je ne sais pas, je ne peux pas le dire, je ne vois que ce regard qui me voit, surpris et prêt à reculer au risque de, au risque de quoi ? besoin d'un espace entre nous, besoin de faire place et me permettre de m'enfuir, je traverse cet espace ouvert devant lui sans y laisser de trace, depuis son regard qui ouvre une place parfaite, qui depuis la surprise génère la peur, et je le touche pourtant, je suis certain que je le touche, je le bouscule même, je le pousse car l'espace de la porte est trop étroit, je le pousse et d'une façon il s'écarte et c'est là, dans cet espace, qu'il me reconnaît, surpris et incapable de réaction, il me voit et colle son regard dans le mien, sur mon bonnet, sur mon sac à dos, il me colle son regard

et pourtant, tout ce que je sais c'est ce regard qui me voit, je m'y vois courir, m'y vois le pousser, je m'y vois qui cours et disparaît au coin de la rue, dans ce regard je me vois m'éveiller, boire un café et traverser la rue aujourd'hui, en réalité c'est un regard de haine, non pas de colère mais de haine, de haine calme, qui s'est installé sur mon dos, mais pourquoi est-ce que j'ai couru, pourquoi m'a t-il fait place si

facilement, je crois voir de la surprise dans son regard mais il n'y a pas de surprise, j'ai espéré, j'ai voulu de la surprise, j'ai essayé de revoir son regard surpris mais il n'y a aucune surprise, aucun étonnement dans son regard, de quoi s'étonnerait-il, pourquoi s'étonnerait-il alors qu'il m'a tout simplement reconnu

c'est la seule chose que je sais, je cours, je le pousse et il se laisse pousser, il me laisse le pousser car il m'a reconnu, il n'a pas besoin de me barrer le passage, il sait, pourtant il ne sait pas, il ne peut pas dire ce que je fais, doit-on savoir ce que l'on fuit ? a-t-on le loisir de penser ce que l'on fuit lorsqu'on est en train de fuir, de bon train, on ne sait rien mais on court, jusque-là, on courait, c'est certain, je fuyais peut-être, et qui sait ce que je fuyais, depuis quand, depuis où, jamais encore on ne m'avait laissé fuir, personne ne m'avait vu fuir encore, et ce regard, je m'y vois fuir, je m'y vois fuyant, jusqu'ici je courais sans m'épuiser, sans perdre haleine, j'ai couru longtemps jusqu'ici, j'ai dû courir depuis toujours pour sentir un tel épuisement aujourd'hui, un corps si lourd

pourquoi ne m'a t-il pas opposé de résistance, pourquoi m'a t-il permis de fuir, la porte grande ouverte, suis-je un voleur, est-ce assez que de courir pour qu'on soit pris pour voleur, ne courais-je pas tout simplement, les athlètes ne courent-ils pas des centaines, des milliers de kilomètres, est-ce que je ne marchais pas plutôt d'un pas rapide, comme tous, comme tout le monde, est-ce la porte, ce regard à la porte peut-il me regarder comme un voleur, comme un fuyard ? qu'il se remontre ce regard et nous verrons, nous verrons lequel de nous deux est un fuyard, un fugitif, nous verrons de quel côté la peur se trouve, rien ne dit que je fuyais, tout ce qu'on sait c'est que je le reconnaîtrai, je l'ai vu et je le reconnaîtrai et nous verrons, nous verrons s'il me reconnaît encore.

3 mars 2016

— Je n'ai ramené qu'un véhicule, il m'en a fallu trois pour monter dont une camionnette, une piste parfois accidentée, parfois moins, parfois sèche, parfois humide, entre jungle et méditerranée. Cette route me casse le dos et il m'a fallu trois voitures pour monter et plusieurs jours pendant lesquels le ciel est resté bleu, qui parfois s'ouvrait au-dessus des arbres.

...

— Est-ce à moi que l'on fait des reproches ? Je me retourne et il n'y a personne.

...

— Les autres véhicules, oh les autres véhicules... Je ne sais pas, je suis encore tout entier dans le ciel bleu, je ne sais pas jusqu'où je suis monté, combien de temps je suis parti, si je ne me suis pas plutôt assoupi au premier détour de la route et j'ai dormi et j'ai rêvé.

...

— Il y a les trois véhicules, la camionnette, je l'ai laissée à mi-parcours, aux premiers éclaircissements de végétation, aux premiers froids, la route devenait plus sèche et escarpée, rappelant les hauteurs péruviennes ou bien d'abord quelque pinède. Plus haut, dans le paysage dégagé, les distances ne se mesurent plus, il ne fait jamais nuit ou avec tant d'étoiles... Comment pourrais-je expliquer ce qu'il est advenu de ce deuxième véhicule, là-haut, dans les brumes des cieux ?

...

— La terre est bien boueuse et vous êtes bien lourds à y ramper : où... sont... les... autres... vé-hi-cu-les... rahhhhh... et rien ne vous rassure, la poésie, au point où vous en êtes, ne vous rassure plus, vous mangez quelques cacahuètes mélangées à de l'herbe dans vos mains sales. Je suis désolé, je suis vraiment désolé mais je ne sais pas où sont les deux véhicules, non je ne sais pas, et je me sens si bien, vraiment.

18 mars 2016

O. J. Georges c'est le nom de la rue et de la mine. Ce n'est écrit nulle part mais je le sais. Les nuages sont lourds et s'alourdissent encore. La poussière est telle à cette époque ! Pourquoi Lucie et Céline tiennent tant à la mine aujourd'hui ? Je peine à les suivre. Une rue longue et étroite, déjà creusée dans la montagne, bordée de vieilles pierres incertaines. (Est-ce vraiment ici qu'elles veulent s'installer ? Ce que le chemin doit être boueux en hiver ! Et la ville, je ne savais pas que Boli était une aussi vieille ville. Les rues sont dignes d'un plateau de jeu. On dit que des cavaliers y errent encore sans monture. Les places, elles, sont pleines de touristes.) Elles avancent automatiquement comme attirées par la mine, ensorcelées. Boli a de hautes églises également, de type européen. Sur chaque place il y a une église, alors que la ville est cernée par la jungle. Nous avons marché si longtemps pour y parvenir. Comment diable tous ces touristes sont-ils arrivés jusqu'ici ? Aucun ne semble toutefois avoir connaissance de la mine, le chemin est vide et ne porte nulle trace de pas, seulement de sillons creusés par l'orage. Peut-être font-ils partie du jeu, de l'aura de la mine. Je suis le seul, visiblement, à avoir toute ma tête.

14 mai 2016

Qui a cru que nous irions sur la zone de combat ? La nommer de la sorte déjà me fatigue. Ce n'est qu'un parc, cela ressemble à un vulgaire parc de ville. Les pelouses il y a quelques minutes, quelques secondes, étaient vides et voilà que, peut-être me suis-je endormi, peut-être sommes-nous un autre jour, peut-être étions-nous réellement sur la zone alors et nous nous sommes rendus à l'évidence d'un combat perdu d'avance ou bien nous nous sommes fait balayer, ce qui expliquerait mon dos, ma cuisse — voilà donc que des centaines de personnes encombrant maintenant la grande pelouse, laissant les chemins passants, formant amphithéâtre autour d'un personnage bien connu et détestable, presque malfaisant, n'a-t-il pas déjà assez trahi de lutté depuis sa nonchalance à pleines dents, à pleine fumée, chante-t-il en plus de parler toujours trop et mal et tant d'yeux tournés vers sa gueule et ses mains s'agitant. Ma seule préoccupation est de trouver une place où dormir loin du troupeau, si le parc s'enfonce en forêt les consignes, sont-ce celles données par la mairie, sont claires, seules les pelouses peuvent servir au campement, pourtant nous aimerions tant être à l'écart, le bruit mais surtout le mouvement compressant créé par tant d'agitation, où avons-nous levé notre tente la fois dernière, j'ai l'impression de reconnaître des recoins et que tout a changé, nous raisonnons en termes d'espace, en termes d'amour, nous nous demandons quelle est notre place au combat et cela repose pour beaucoup sur notre place en pleine nuit, sur les capacités de nos rêves. Qui est encore de notre côté du camp ?



27 octobre 2016

le vent est sec  
de part en part  
la chambre est haute

pas de meuble  
les murs de bois et de pierre  
des ouvertures béantes

pas vraiment d'intérieur  
on est cinq pour un théâtre  
et les montagnes un cirque immense  
balayé par le vent

on ne fait que parler  
sans accessoire

les robes que portent les habitantes  
sont d'une époque reculée  
les vôtres non : vous êtes en pantalon

je ne descends jamais  
la vue depuis la tour par la ruine ouverte  
suffit à m'inspirer

il ne fait jamais nuit  
les temps sont découpés :  
photographies

nous ne faisons que parler ou dormir  
nous ne mangeons jamais  
nous n'avons pas besoin d'humidité

nos peaux sèches ne tombent pas :  
l'idée même de l'eau nous effraie

30 décembre 2016

la route serpente, on croit avoir quitté la ville mais la ville est toujours derrière ce nouveau col, comme plusieurs villes qui auraient grimpé depuis la vallée pour se coller l'une à l'autre au niveau des cols, ville brinquebalante

est-on en route pour l'aéroport ? je m'en vais, je quitte cet endroit encore une fois et encore une fois tous ces gens que je n'ai pas vus

je vivais dans cette drôle de maison, un japonais m'héberge, un personnage, des lunettes, un costume, cheveux noirs bien rangés, il conduit la voiture qui m'emporte, ses deux fils à l'arrière, tous les deux à gauche sur la banquette presque collés l'un à l'autre laissant un large espace sur le reste du siège, peut-être même qu'ils s'enlacent, mes bagages dans le coffre, un 4x4 blanc presque neuf

je suis assis côté passager et en contrebas cette belle rivière qui serpente et brille en créant comme un halo autour de son lit creusé bas

et dans son lit, régulièrement répartis sur la longueur, les pieds dans l'eau, dansent des gendarmes et des femmes en robe orange qui vole en tournant, chaque couple est le même et danse identiquement, la femme a une peau très blanche, l'homme est plus bronzé, seule sa face est nue, peut-être est-ce un marin plutôt qu'un gendarme mais qui aurait l'autorité d'un gendarme, je les ai déjà vus danser plus tôt dans la ville, comme s'ils étaient les seuls habitants

qui d'autre vit ici sinon notre véhicule et ces amis que je n'ai pas vus ? la lumière est incroyable dans le lit

19 mai 2016

je suis voyeur, uniquement voyeur de toi, pour te protéger, et te surveiller, pour me protéger, pour savoir, comme si mon corps pouvait savoir, à travers mes yeux fermés

c'est uniquement toi, entourée de ce que tu vois, comme si je pouvais savoir ce que tu vois, d'un bout à l'autre de la nuit

tu es au centre, et mes yeux se déplacent avec toi, dans mon corps se déplacent tes mouvements, uniquement les tiens, de façon légère, sans odeur, sans vent, sans air finalement, sans son donc

toi au centre d'un film muet, un souvenir peut-être, un souvenir de l'actuel, je suis convaincu de l'actualité de tes mouvements, le paysage immobile, l'herbe immobile, le chien peut-être se jette sur toi, pose ses pattes, tout son corps, sur toi, la poussière reste suspendue, tu la pénètres, tu passes au travers, tu l'ignores, tu m'ignores, moi qui te regarde, d'où je te regarde, spectateur immobile, mes yeux sont enfermés, mes yeux sont tenus ouverts, plongés en toi

chacune des images te voit au centre, sur un chemin, des herbes hautes autour, tu avances, l'image se fige lorsque le chien touche ta main, je rêve de ton sourire, je ne vois pas encore ce qu'il y a en contrebas, tu ne te retournes pas, je ne peux pas savoir ce qu'il y a dans la pente, qu'est-ce que je suis venu chercher, tu m'as conduit ici, ou tu m'as écarté, veux-tu que je te suive, ou te rapproches-tu, qu'y a-t-il en contrebas, préfères-tu la forêt, les cerises, les marrons, l'humidité, quel ciel si blanc, et moi qu'est-ce que je préfère, suis-je plus qu'un œil, ou deux, suis-je plus qu'un voyeur qui ne voit rien sinon, si c'est toi qui me traînes, figé ici, je suis coincé sur toi, entre le ciel blanc, le contrebas cruel, le possible humide et quoi, tu as l'air heureuse mais ton fantôme n'aurait-il pas déjà filé vers le bois

les multiples esprits de ton sang dissipés en riant  
cruellement, ma vue tremble, l'image coule, derrière l'image,  
derrière l'image quoi, ni le contrebas ni le ciel blanc, horrible  
instant qui ose disparaître, sur le bois, il reste la marque de ton  
corps, une tâche d'humidité, une chaleur qui étouffe presque,  
qui gonfle et étouffe, une image d'humide, pour toujours se  
souvenir

10 décembre 2016

clément au sexe petit et lisse  
celui d'un enfant  
olivier aussi :  
lorsqu'il jouit c'est comme le lait qui gicle du pis  
et encore et encore  
j'enlève ce qui traîne autour de lui  
pour ne pas tâcher

dehors il fait nuit  
dans la cuisine un enfant à quatre pattes  
joue entre les pieds de la table en formica  
ce n'est pas celui que je cherche  
celui-là est sur la table  
une femme coupe des oignons sur une planche  
sur la même table que bébé  
qui mange ses mains en se balançant légèrement

les journées sont très sèches  
et très chaudes  
le ciel est continuellement bleu  
et bleu et encore à perte de vue  
les nuits sont noires et fraîches

les lumières de la pièce sont faibles  
en plusieurs endroits des murs du plafond  
alors qu'à la cuisine il n'y a pas même d'ombre

et tout le monde baise

quatre paires  
baisent chacun comme dans son parc  
avec des jouets de bébé  
au lieu de rire bêtement  
suivant des jets de folie  
la peau claire et fragile  
des tâches rouges sur les fesses

22 octobre 2016

ce matin, j'avais un message de toi  
et alors que je terminais de le lire  
j'ai reçu un message de toi

deux messages du Chili  
un même matin  
bien que vous ne m'écriviez que rarement

deux messages et un même titre : un message de la part de  
XXX  
comme ces messages de publicité pornographique ou  
pharmaceutique

XXX, c'est bien ça, XXX : pas vos noms

deux messages — est-ce le matin — entourés de brume  
qui n'est pas la nostalgie

je ne me souviens que du titre : un message de la part de XXX

je me tourne vers eux avec émotion



14 février 2017

sur quelques marches juste tellement d'enfants  
à quatre pattes, assis, jouant  
entre les poteaux de la rambarde, sont-ils nus

les escaliers d'un bateau  
le style d'une cuisine :  
carrelage ou porcelaine

déposé sur une île immense  
au sol très sec parsemé de rochers  
de quelques touffes d'herbes

on y mourrait de trop de soleil  
heureux comme un lézard  
espérant  
une dernière mue

# *Table*

de deux en deux - 1	5
de deux en deux - 2	39
+/-	63
dieux, rêves et sensations	83



s'enfoncer et sentir  
lentement  
très lentement  
qui se confondent  
être vivant  
animal  
humain